

Alain Ginnelli

LA
PROPHÉTIE
DE
KÉMÉNOU



*« L'homme est vulnérable, c'est probablement
cela qui fait sa Grandeur et sa Richesse. »*

EXTRAIT

A ma maman Janine, née à Montauban le 16 juillet 1940.

EXTRAIT

Prologue

« Terre et ciel nous sont propices, c'est entre deux que naît le mal. »

Proverbe français

À qui appartiennent ces mains qui creusent ce sol humide et tiède, cette terre généreuse qui a nourri tant de personnes ? Ce sol où sont plantés tant d'oliviers, de vignes, d'arbres fruitiers, qui sera toujours, des hommes et des femmes, vénéré ? Terre de labeur, souvent entachée de sang ! L'être humain est ainsi fait qu'il peut s'élever au rang le plus beau, mais en même temps, se délecter des plus abjectes dévastations. Comme s'il suffisait d'élever des temples, pour que l'homme se libère complètement de toute cette férocité qui l'habite !

Nous sommes encore bien plus souvent confrontés à l'ignorance et au mépris. Pourtant, autant il y a de bêtises humaines, autant il y a de raisons de s'élever.

Ces mains finissent par libérer des entrailles de la terre, un coffre semblant bien particulier.

Il ne sera pas trop difficile d'en faire sauter le cadenas ! Et voilà qu'apparaît maintenant une amphore. Faut-il en libérer le contenu ? N'y-a-t-il rien à craindre ? Voilà que surgit maintenant, une lumière vive ! Ensuite, ces mains adroites en enlèvent le contenant. Apparaissent : un vieux manuscrit et une clé d'Or. Mais en même temps, le ciel s'obscurcit ! De sombres oiseaux tournoient dans le firmament !

Ces mains ne sont pas celles d'un paysan, ni d'un soldat. Non ! Elles sont longues et fines, peu robustes, elles bougent avec tellement de délicatesse et de douceur. Elles portent plusieurs ornements de grande valeur. Ces mains ne connaissent rien de la rudesse d'un travail laborieux ! Ce sont des mains de haut rang ! Qui pourra les reconnaître ?

I

« On cherche le bien sans le trouver, et l'on trouve le mal sans le chercher. »

Démocrite

Passionnés par les chevaux, dans la famille Gillon, tout le monde l'était. Et dès leur plus jeune âge, François et son frère se rendaient en compagnie de leur père, dans ce centre équestre à proximité du Lupercal. Étienne semblait bien plus enthousiaste que son jumeau. Il passait des heures à soigner sa monture. Très vite, il a appris à brider, à placer le tapis de selle, à seller, à sangler. Il se devait de vérifier tous les éléments : la têtière, la muserolle, le frontal et la sous-gorge. Ensuite, les rênes, le collier de chasse, les étriers. Son cheval devait avoir du panache.

François était moins méticuleux... et souvent peu attentif durant la leçon d'équitation. Il en était de même à l'école. Certains se moquaient de lui. On l'avait surnommé le « Gaucher ». Pas seulement pour sa façon d'écrire, mais aussi pour sa maladresse. Il n'était pas stupide, mais jamais personne ne le prenait au sérieux. Quelques fois, il avait été la risée de ses compagnons de classe. Il était très différent de son jumeau.

Autant son frère ne supportait pas la frustration, autant François semblait accepter toutes formes d'éviction. Par contre, Étienne était un homme fier, un battant.

Il tenait probablement cela de son grand-père, Maurice Gillon. Qui disposait de cette rage de vaincre propre aux Gascons !

Passer du temps avec les chevaux, voilà ce que François affectionnait par-dessus tout. Il les aimait tous : du plus calme au plus fougueux, du plus docile au plus têtu, du plus gentil au plus hargneux. Quel que soit leur âge, leur race, leur aspect même peu ragoûtant, il lui semblait que cet animal avait une âme et lui parlait d'un simple regard, même effarouché !

Il a toujours été un cavalier moyen avec un nœud au ventre, chaque fois qu'il devait dépasser sa peur.

Il semblait vivre dans un autre monde. Prenant un réel plaisir à se détacher de toute chose.

Il s'avérerait que François souffrait d'un léger retard, et de troubles compulsifs.

Étienne, quant à lui, n'avait jamais eu peur de prendre des risques. Que ce soit sur sa monture, ou dans le cadre de son travail, et même dans sa vie sentimentale, il devait pouvoir tout contrôler.

C'était un homme dominant ! Mais cela lui avait joué des tours. Son épouse l'avait quitté définitivement.

– Cet homme est trop autoritaire ! disait-elle.

C'est à lui que Jean-Claude, son père, avait confié presque toutes les responsabilités concernant la gestion des affaires. Qu'il s'agisse de la vente et de la location de ses immeubles, de la gestion de ses terres de culture, et aussi de tout le domaine.

Mais peu à peu, il avait fallu vendre.

Étienne, comme son père auparavant, s'était trouvé confronté aux huissiers, aux curateurs, et aux mauvais payeurs devant les tribunaux.

Il avait lui-même escroqué plusieurs clients.

Et il dut se résigner à perdre le plein contrôle de tout ce business.

Plus tard, considéré comme un homme corrompu, il dut quitter la ville de Rome, et s'installer en Toscane.

Dans la capitale italienne, il avait accepté de négocier avec la pègre, ceux que l'on nomme ici les contrebandiers.

Peu à peu, toute la richesse de la famille Gillon s'est envolée. Finalement, afin de subsister, Jean-Claude devra accepter un emploi à l'ambassade de Belgique à Rome.

Maurice Gillon, son père, avait été élevé par une grand-tante habitant Nivelles, dans le Brabant. Il sera adopté par légitimation et obtiendra la nationalité belge. Ainsi son fils, Jean-Claude, avait acquis cette nationalité, à son tour. C'était d'ailleurs, l'une des conditions de son engagement à l'ambassade.

Étienne et son frère jumeau proviennent d'une famille riche et aisée. François n'avait pas d'emploi. Il avait pourtant fait des études commerciales, et enseigné quelque temps dans ce domaine. Mais son père ne lui confiait aucune responsabilité dans ses affaires. Il n'était pas question pour cet homme, de faire confiance à ce fils qu'il considérait

comme un déséquilibré. Depuis son plus jeune âge, François souffrait de troubles de la personnalité.

Jean-Claude est apprécié par les ambassadeurs. Sa grande disponibilité, ses propos pertinents, son travail de qualité, tout cela a contribué à lui donner une bonne réputation. Sa besogne consistait à contrôler la validité des documents d'identité et des permis de travail pour les Italiens qui acceptaient de venir en Flandres ou en Wallonie.

L'épouse de Jean-Claude s'appelle Giuseppina, de la famille des Alestra. Couturière, on la surnomme « la Sarta ». Elle se rend parfois à domicile, mais travaille le plus souvent chez elle, via Montana Santo.

Le père de Giuseppina, Domenico, cet ancien maître d'école, possède une petite entreprise agricole et vinicole.

Il est propriétaire de beaucoup de terres, malgré les années difficiles qu'ils ont connues, son épouse et lui, sous la dictature. Ils ont énormément travaillé. Et Domenico est fier de pouvoir dire :

– Ma fille a toujours fait de son mieux. Ma femme et moi, avons continuellement été là pour elle !

Depuis leur mariage, les parents de Giuseppina se sont assidûment occupés de leur entreprise familiale.

Très croyante et pratiquante, Maria est toujours prête à aider son prochain. Malgré cela, elle agit toujours de façon exigeante envers elle-même et autrui.

Pourtant, il transparaît toujours dans son regard, une grande bonté, une grande douceur. Et malgré son grand âge, encore aujourd'hui, elle est bien vaillante.

Giuseppina rend souvent visite à ses parents. Elle leur est d'un dévouement sans égal. Elle aime beaucoup se retrouver à la campagne, et ainsi s'éloigner de cette vie trépidante qui est la sienne.

Ici, elle a appris à planter, à tailler la vigne, à faire les vendanges, et tant d'autres choses !

Le vin provenant de ces terres du Latium a une réputation plus que nationale. Et toute la famille des Alestra en est fière !

Giuseppina et Jean-Claude habitent maintenant à Rome. Ils se sont toujours occupés, au mieux, de leurs deux enfants, Étienne et François. En apparence, il semble que le ménage est stable. Pourtant Giuseppina a dû faire de nombreuses concessions face aux agissements de son époux, ainsi qu'à tous ses déboires. Cet homme aime le jeu, l'alcool mais aussi les relations extraconjugales ! Elle a souvent fermé les yeux. Elle sait que Jean-Claude

est un coureur de jupons. Elle a accepté beaucoup de choses, trop de choses ! Dans sa soulerie, il a déjà levé la main sur elle, mais elle n'en parle à personne. Qu'il s'agisse d'un mariage forcé, l'idée peut vous effleurer. Giuseppina a été la première à penser que tout s'était probablement précipité. Très tôt, elle a appris qu'elle attendait un heureux évènement ! Elle se rappelle souvent le jour où elle a annoncé à son époux qu'elle attendait un enfant. Il ne voulait rien entendre. Il s'était mis en colère, le traitant grossièrement. Il n'éprouvait pour elle aucun sentiment ! Elle n'était qu'une conquête de plus ! Alors qu'elle aurait aimé un peu de compassion, elle n'avait droit qu'à une certaine forme de complaisance. Cette femme est pourtant d'une grande beauté et d'une grande élégance. Et ce qui attire l'attention, c'est essentiellement ce qui vient de l'intérieur ! Il n'est pas difficile de voir que cette personne a quelque chose d'exceptionnel, à la fois intelligente et humaine.

Giuseppina et Jean-Claude se sont rencontrés pour la première fois lors d'une soirée de gala. Elle n'était pas spécialement intéressée par lui. Mais le fait de savoir qu'il était si séduisant aux yeux des autres filles, qu'il semblait tellement sûr de lui, l'avait éblouie. C'est pourtant pour Antonio, qu'elle avait depuis toujours ressenti un grand amour. Et cela depuis son plus jeune âge. Elle se rappelle les bons moments partagés avec ce garçon et les sérénades qu'ils chantaient ensemble. Il était son ami, son confident, et il agissait avec elle comme un grand frère. Quelle déception, quand elle apprendra qu'Antonio est parti pour le nord de l'Italie, où il a trouvé un emploi !

C'était dans « la botte italienne » que les parents de Jean-Claude, voilà quarante ans, étaient venus s'installer afin de développer leurs affaires.

Maurice Gillon était un riche artisan. Son entreprise était en pleine expansion, on y fabriquait un excellent fromage. Son épouse, Anna, l'épaulait dans ses activités. Elle s'était aussi beaucoup occupée de son fils et avait toujours pris de nombreuses initiatives. C'était une personne au regard dur, avec des yeux malicieux, une bouche pincée, pratiquement un corps d'homme. Elle travaillait beaucoup, aussi bien dans les champs de vigne que dans les nombreux vergers.

Elle passait beaucoup de temps également aux tâches domestiques. Elle était toujours prête à aider son mari dans les moments difficiles qu'il avait souvent rencontrés : notamment dans la gestion de l'entreprise et du personnel. Elle commandait les ouvriers d'une poigne de fer. Maurice Gillon et Anna Lanotte n'avaient qu'un seul fils pour lequel ils ont toujours œuvré ensemble. Leur but : le mener au plus haut rang !

Maurice disait d'ailleurs avec fierté :

– Mon fils a permis à beaucoup de Romains de travailler. Bien sûr à l'étranger, mais quand on a une famille, *deve essere nutrita, è sacra* !

Mais aussi, sans équivoque, et d'un air satisfait :

– Mon fils n'est pas encore diplomate, il a pourtant fait l'université ! Il connaît très bien la diplomatie ! Il donne des cours de droit international !

Et on pouvait lire sur son visage bien plus qu'une simple satisfaction.

Par contre, Anna continuait à voir en son fils cet enfant espiègle, colérique, borné, agressif et prêt à tout faire pour arriver à ses fins.

Malgré tout cela, elle aimait plus que tout le seul enfant qu'elle avait mis au monde après plusieurs fausses couches et des mois de patience, sans trop d'activités.

Ce serait mentir que d'affirmer que tout s'est toujours passé pour le mieux. Cette année-la, tout va basculer pour Jean-Claude. Ce jour-là il avait décidé de se rendre avec ses fils à une promenade équestre. Et pendant cette randonnée, beaucoup d'idées se bousculaient dans sa tête. Depuis un certain temps, la vie de toute la famille était en danger. Personne n'était au courant de cette histoire dont il devait absolument garder le secret.

Quand on fait affaire avec ces gens-là, c'est pour un contrat à vie. Et nul n'a le droit de remettre en question quoi que ce soit ! Il avait les pieds et les poings liés dans cette sale histoire de corruption ! Comment en était-il arrivé là ? Le goût du jeu, les mauvaises fréquentations, les rendez-vous d'affaires et les filles faciles, cette vie de débauche. Tout cela l'avait obligé à accepter un travail particulier à l'ambassade : falsifier des documents ! Maintenant, Jean-Claude refusait d'aller plus loin ! Et malgré les menaces, il avait décidé d'arrêter ce trafic illégal. Il ne devait pas tarder à éloigner sa femme et ses enfants de la péninsule italienne. Il pensait les rejoindre un peu plus tard, quand toute cette affaire sera résolue. Il lui fallait juste un peu de temps !

C'est dans un chemin étroit que l'on avait décidé de leur tendre une embuscade. Trois cavaliers, couleur ébène, encapuchonnés, les attendaient armés.

Il ne fallut pas longtemps à Jean-Claude, pour se rendre compte que leur vie était en danger ! Mais il était trop tard pour changer de route ! Maintenant, les contrebandiers étaient à leur poursuite. Jean-Claude était parvenu à dépasser tant de problèmes, pour aider et protéger ses enfants il était prêt à tout faire. Il croyait s'être débarrassé de ces tyrans ! Il n'en était rien. S'il le fallait, ceux-ci étaient capables de les poursuivre à travers toute la campagne. Ils semblaient tellement invincibles !

« Parviendraient-ils à nous traquer au-delà du Tibre, bien plus loin que la botte italienne, et par-delà le temps, des lieux passés et futurs ? » imaginait-il avec dérision.

Il leur était impossible de fuir et régulièrement Jean-Claude se retournait pour épier ses poursuivants. Ceux-ci tiraient des coups de feu maintenant. Étienne décide de faire diversion.

– Père, poursuivons dans cette direction ! Mon frère continuera tout droit !

Et les contrebandiers suivent le même chemin que Jean-Claude et l'un de ses fils. Heureusement, car peu après cette diversion, François, son cheval s'étant cabré, fit une grave chute.

Étienne, intuitivement, ressent que son frère est en danger ! Il dit à son père :

– Continue seul ! Je vais chercher François !

Jean-Claude continue à galoper vers les marais. Cela lui semble la seule solution. Là, les contrebandiers ne risqueront pas de traverser. Il pense à ses fils. Vont-ils s'en sortir ? Mais tout à coup, il a l'impression de sentir une présence particulière : comme une énergie sans vie qui viendrait, d'un seul souffle, le propulser de l'avant. Un peu plus loin, viendront des hommes habillés de toges blanches, portant le signe de la Loge Italienne. Ils sont venus, d'on ne sait où, aider Jean-Claude et ses enfants. Mais leur père sera blessé gravement ! Et il s'écroule à son tour sur le sol ! Comme François, quelques minutes auparavant, il vient de perdre connaissance !

Étienne et son frère jumeau sont bien rentrés à la maison. Giuseppina était assise au salon et malgré la profonde tristesse qui l'envahit, le visage blême, elle dit à son fils calmement :

– François est au plus mal ! Le médecin exige son hospitalisation d'urgence. L'ambulance arrive de suite ! Il ne s'agit pas d'une simple commotion cérébrale, ce serait beaucoup plus grave !

Peu de temps après son hospitalisation, François est tombé dans un profond coma. Il y resta plusieurs mois, mais un jour de décembre, il se réveille enfin, presque miraculeusement.

Spontanément, une femme en blanc vient vers lui. Elle est la première à lui parler.

– Bonjour, François. Vous êtes à l'hôpital ! Vous venez de vous réveiller d'un très long sommeil !

François, qui est incapable de parler pour l'instant, lui demande par écrit :

– Depuis combien de temps suis-je ici ?

Elle lui répond calmement :

– Depuis plus de trois mois !

François lui demande de quoi il souffre. Elle lui répond, car il était capable d'entendre :

– Suite à des hémorragies cérébrales, vous avez subi plusieurs opérations. C'est un miracle que vous soyez là aujourd'hui... Mais reposez-vous !

Et l'infirmière sort de la chambre.

François était inquiet. Pourquoi ne se rappelait-il rien ? Allait-il pouvoir reprendre une vie normale ? Il faisait souvent des rêves étranges.

Dans sa tête, il voyait toujours la même image : celle de ses poursuivants, tous habillés des couleurs de la nuit. Ils lui glaçaient le sang ! François avait également des hallucinations.

Déjà petit, quand il avait ces visions, il venait se blottir dans les bras de sa mère, elle savait comment le reconforter !

Alors qu'il venait de s'endormir, il entendit un bruit étrange...

II

« Le malheur est souvent l'unique voie qui permet de trouver le bonheur. »

Fliegende Blätter

Quand François se réveille, il entend le clapotis des vaguelettes venant mourir au pied de son lit. Autour de lui, rien ne fait penser à une chambre d'hôpital !

Bien au contraire. Il était probablement en train de rêver. Il se retrouve maintenant en pleine nature.

Tout à coup, apparaît devant lui une forme étrange, peu reconnaissable. Et alors qu'il va bientôt faire jour, cette chose lui parle :

– Sois sans crainte ! Je ne te veux aucun mal ! Nous nous connaissons depuis très longtemps ! Je me suis occupé de toi quand tu fus abandonné par tes proches ! Depuis toujours tu as été pourchassé ! J'ai été ton guide et ton plus fidèle compagnon ! Je t'ai aidé à grandir ! Je t'aiderai encore dès aujourd'hui, à comprendre ton passé !

Au pied du lit, sortant de l'obscurité, il ne s'agit en rien d'une bête féroce. C'est une ravissante femme qui lui apparaît. Et elle lui dit :

– Je vous ai entendus ! Vous étiez là, tous les deux, ton frère et toi. On vous avait abandonnés. Et risquant d'être dévorés par les loups, dans cette contrée sauvage, je vous ai recueillis. La vie telle que je la menais ne me permettait pas de m'occuper de vous suffisamment. Alors, c'est un couple de bergers qui vous protégera. C'est eux qui vous prépareront à un destin exceptionnel !

Qui venait de lui parler ? François n'en savait absolument rien.

III

« Un sage est toujours prêt à regarder avec les yeux d'un enfant. »

Anonyme

Dès leur enfance, Étienne et François avaient imaginé une histoire fabuleuse. Il ne leur avait pas encore été possible de parcourir notre vaste monde. Mais ils s'étaient imaginé un univers étrange : fait de sorcellerie, de magie, de combats glorieux, de personnages mythiques.

Leur père, Jean-Claude, était passionné de l'Antiquité. Bien souvent, il leur racontait des aventures fantastiques concernant la vie des Grecs et des Romains.

Ce soir-là, il était question d'un Roi déchu. De frères jumeaux, comme Étienne et François. À la différence que ceux-là n'avaient pas connu leur père. Et c'est au sein d'une modeste famille qu'ils avaient grandi. Bien vite, ils avaient appris à mener les troupeaux dans les meilleurs pâturages, à reconnaître les brebis malades.

Ils devaient être vigilants, car plus haut dans les montagnes, vivaient des animaux féroces, ceux-ci pouvaient attaquer les moutons et les dévorer.

Il fallait aussi se méfier des brigands. Ceux-ci venaient souvent voler le bétail.

Autour de l'habitation, on pouvait voir un immense verger : voilà bien longtemps que tous ces pommiers, ces oliviers, ces figuiers avaient été plantés !

Et tout cela demandait énormément de travail ! Heureusement, tous deux n'avaient jamais refusé la besogne ! En contrepartie, ils n'avaient jamais manqué de rien.

Ils avaient reçu une bonne instruction : appris à lire, à écrire, à calculer et aussi à réfléchir.

Et avaient donc, tous deux, connu la douceur d'un foyer. Et le soir, auprès de l'âtre, bien au chaud, les jumeaux se retrouvaient auprès du berger et de la bergère. Ces pasteurs et chevriers les avaient chéris comme l'aurait fait un père courageux et une mère aimante. Leurs enfants aussi adoraient écouter des histoires chevaleresques. Alors, ils se sont accroupis près du feu qui crépitait. L'intérieur de la chaumière n'était pas très éclairé, des odeurs de poissons séchés, de saucisson, de romarin et de serpolet parfumaient l'habitation. Des jambons fumés étaient suspendus au-dessus de leur tête.

Et ils écoutaient attentivement malgré toutes ces odeurs agréables.

– C'est l'histoire d'une prêtresse italienne, dont le père, Roi d'Albe, fut très puissant. Elle s'appelait Sylvia. Cette femme était d'une grande beauté et d'une grande intelligence. Elle fut promise à un preux guerrier dont le courage était reconnu de tous. On décida d'un heureux mariage, et pour cela, il fallut préparer de somptueuses noces.

– Et ce mariage, aura-t-il lieu ? demande l'un des fils.

– Malheureusement, non ! Le père de Sylvia va être victime d'une manigance ! explique le berger.

– Quel genre de manigance ? demande l'autre fils.

– Le frère cadet du Roi, l'oncle de Sylvia, va pousser tous les sujets latins à la révolte. Ensuite, il prendra la place de son aîné sur le trône !

– Quel usurpateur ? s'exclame l'un des enfants.

– Il a agi de la sorte afin de prendre le pouvoir ! Et il obligera sa nièce à devenir une vestale, et ensuite, il s'encourra de chasser le valeureux soldat dont elle était éprise, faisant croire à son exécution, dira le pasteur.

– L'homme qu'elle aime plus que tout, elle ne pourra jamais le revoir alors ? demande l'un des jumeaux.

– C'est bien cela les enfants ! Effondrée de chagrin, elle accepte de faire vœu de chasteté, de garder le feu sacré ! dit le berger.

– Est-elle capable alors de maîtriser la foudre ? demande naïvement l'un des deux enfants.

Et après avoir éclaté de rire, le pasteur leur dit :

– Il n'est pas question de cela ! Elle ne peut en aucun cas laisser s'éteindre le feu sacré ! Et surtout ne jamais se laisser tenter par un homme, quel que soit son rang !

– Autrement dit, elle doit rester pucelle ! C'est bien cela père ? affirme l'un des enfants.